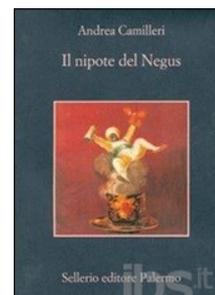


Commentaires de lecture du 13 septembre 2016

En italien

CAMILLERI Andrea, *Il nipote del Negus* (Sellerio, 2010, 280 p.), trad. Dominique Vittoz chez Fayard, 2013 : *Le Neveu du Négus*



L'histoire se passe à l'époque où l'on défilait en chemises noires, en Sicile comme dans toute la Péninsule. Les Italiens, ragaillardis par leur *Duce* et animés de vertus viriles, s'apprêtaient à conquérir fièrement de nouvelles colonies dans la Corne de l'Afrique. Apparaît alors à Vigatà un étudiant éthiopien, neveu du Négus Haïlé Sélassié, qui a demandé à suivre les cours de l'École Supérieure des Mines de la région. Le jeune homme est coureur de jupons et met en émoi les jolis cœurs de la petite localité. Il est surtout très dépensier, et fait s'agiter toutes les autorités, depuis le commissariat et la représentation locale du Parti Fasciste, jusqu'à l'épiscopat et au gouvernement, chaque fois qu'il demande une rallonge financière pour un motif quelconque. Avec succès toutefois, car Mussolini le ménage, comptant se servir de ce Prince dans son plan d'expansion en Abyssinie.

Comme il l'avait fait pour *La concessione del telefono*, Camilleri présente son ouvrage sous forme de dossier, contenant une succession de lettres que s'envoient les différentes autorités et des réponses qu'elles reçoivent. Avec toujours le même type de final : "*Saluto al Duce ! - A noi !*", "*Viva il Duce !*", "*Saluti fascisti*", etc. Mais c'est truffé également d'extraits de conversation, d'articles de la presse locale, ou encore de procès-verbaux.

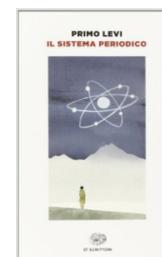
Ce procédé contribue à crédibiliser le fondement historique du roman, qui s'appuie sur des faits réels, comme les incidents survenus à l'occasion de la visite de Mussolini à la mine de soufre de Trabia.

Camilleri reconnaît toutefois dans une postface que les éléments essentiels du déroulement de l'action ont été inventés de toute pièce, tout en soulignant que reste vrai "*le climat d'authentique stupidité générale, entre farce et tragédie, qui marque malheureusement cette époque*".

La structure narrative très découpée agrmente en fait la lecture : on passe avec une impatience gourmande d'une lettre officielle au style ampoulé à une conversation truculente entre deux Siciliens du peuple, on suit les frasques du prince éthiopien puis on déguste l'art avec lequel les autorités se repassent la "patate chaude" de la responsabilité des incidents successifs. Le tout à la sauce "camillérienne", pimentée d'humour et de fines allusions.

François GENT

LEVI Primo (1919-1987), *Il sistema periodico* (1975, Einaudi 2005, 266 p.), trad. André Maugé au Livre de Poche, 1995 : *Le système périodique*



Il sistema periodico est un recueil de 21 nouvelles. Chacune porte le nom d'un élément du tableau périodique : fer, argon, cerium, vanadium... Primo Levi était chimiste de formation et de profession. Ce livre n'est pas un livre sur la chimie. À partir de l'élément choisi, il établit un lien avec sa vie ; principalement sa vie d'étudiant et ses premières années de chimiste avant Auschwitz, dans l'Italie fasciste. Son expérience des camps n'est décrite que dans deux récits.

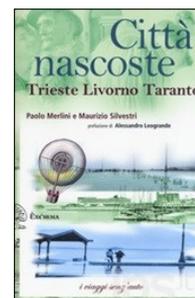
En lisant chacune de ces histoires, on comprend la passion de l'auteur pour son métier et pour la chimie. L'auteur arrive à exprimer parfaitement et sans être trop technique le lien entre l'élément choisi et l'événement qu'il désire raconter. C'est peut-être parce-que à l'époque où Primo Levi a écrit ce texte, il était devenu un écrivain.

Son écriture sobre, claire et sa maîtrise de la langue lui permettent de raconter et de nous faire part de ces réflexions sur cette époque particulière en allant à l'essentiel et d'une manière presque détachée, sans jamais tomber dans le pathos.

Il sistema periodico fait partie de ces livres qui marquent le lecteur ; ces livres dont on se souvient et qu'on aura envie de relire un jour.

Patricia CHIAVACCI

MERLINI Paolo e SILVESTRI Maurizio, *Città nascoste : Trieste, Livorno, Taranto* (ed. Exorma, Roma 2016, 192 p.)



Villes cachées, villes secrètes, Trieste, Livourne, Tarante dévoilent un peu de leur mystère dans ce livre écrit à quatre mains par Maurizio Silvestri e Paolo Merlini. Les auteurs, deux « terranauts », deux « flâneurs post-modernes », partent à la découverte de ces villes tenues le plus souvent à l'écart des circuits touristiques, pour tenter de saisir une identité qui échappe au touriste pressé. Ils ont choisi comme moyens de locomotion ceux qui leur permettent de pénétrer dans la vie quotidienne des habitants, d'atteindre les recoins les plus inattendus, toujours à l'affût d'une rencontre riche en histoire et en humanité. Pas de voiture donc, mais des trains, des cars, des autobus, des vélos.

Ce livre est à l'opposé des guides de voyage qui exhibent les curiosités artistiques. Il se présente plutôt comme un journal de voyage à deux voix (deux typographies) qui tente de saisir l'âme d'une ville à travers des lieux mais aussi des odeurs, des saveurs (le cacciucco livornais !), la couleur d'un parler, le mélange des cultures. Nos deux flâneurs cueillent des détails, insolites souvent mais toujours constitutifs d'une identité qui s'enrichit sous nos yeux. Ils nous invitent à partager un repas, à sentir le vent (la bora triestine), à entrer dans les cafés, les librairies, à visiter des lieux chargés d'histoire et de culture.

Ainsi à Trieste ils nous emmènent sur les traces de Franco Basaglia qui a libéré des milliers de « fous » : l'hôpital psychiatrique a été fermé en 1977 et transformé en coopérative où les patients travaillent à un atelier de couture. Nous retrouverons Basaglia à Livourne avec l'atelier Blu Cammello qui propose aux résidents un parcours thérapeutique lié à l'art et qui tente de leur redonner dignité et reconnaissance. Le Centre Résidentiel Franco Basaglia, ouvert après la fermeture de l'asile, se situe dans le Parc d'Art Contemporain, connu aussi sous le nom de PAC 180 en référence à la loi 180 qui a fermé les asiles psychiatriques.

Autre lieu chargé d'histoire : la rizerie San Sabba et son four crématoire, le stalag 339. L'occasion de rappeler que si San Sabba était le seul camp d'extermination, l'Italie comptait de nombreux camps d'internement.

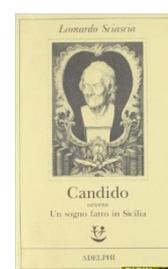
Plus anecdotique, le mur de Pedocin : un mur de trois mètres construit à la fin du XIXe siècle, qui séparait la plage des hommes de celle des femmes !

Ce ne sont que quelques exemples des curiosités que dénichent les deux promeneurs toujours en quête d'une découverte, qu'elle soit culturelle, historique ou tout simplement humaine. Les récits qui témoignent de réelles qualités d'écriture ne manquent pas de rythme. Le lecteur peut retrouver dans ces portraits de villes des ambiances vécues mais surtout des complicités à travers les livres et les artistes évoqués. Car on rencontre, au fil des pages et des clins d'œil, Joyce, Saba, Svevo, Modigliani pour ne citer que les plus connus.

Ce livre est une magnifique invitation au voyage qui donne envie de se mettre en route... sans oublier le livre .

Louisette CLERC

SCIASCIA Leonardo, *Candido, ovvero un sogno fatto in Sicilia* (1977, Adelphi 1990 puis 2005, 192 p.) trad. Nino Frank, coll. Points, 1981 : *Candido, ou un Rêve fait en Sicile*



Il s'agit du parcours initiatique d'un enfant né pendant la nuit du débarquement des Américains en Sicile en 1943 jusqu'à son âge d'homme en 1977. Sa croissance dans le contexte de l'Italie fasciste, ponctuée de multiples vicissitudes, l'amènera malgré lui, par son ingénuité et sa sincérité, à déjouer toutes les aberrations et les hypocrisies de la situation sociale et politique de l'Italie.

La perte de l'innocence primordiale ne l'empêchera pas de conquérir sa liberté, son bonheur et son statut d'homme qui rêve et qui voyage.

À travers son personnage, Sciascia dénonce les grands courants politiques de son siècle et les compromissions entre l'Église et le pouvoir politique en Italie. Il reprend ici les composantes idéologiques de l'esprit des Lumières en faisant directement référence au *Candide* de Voltaire dans une version contemporaine. Par ailleurs, il multiplie les références littéraires, rendant hommage à ses « pères », imprégné des œuvres les plus marquantes des trois derniers siècles.

Le style se veut clair et rapide, apparemment léger, ironique et spirituel, ponctué d'indications confidentielles entre l'auteur et le lecteur. La parole est donnée de façon très immédiate aux protagonistes et alternée avec la voix de l'écrivain qui nous accompagne au travers du récit. Il révèle plus puissamment les êtres que le cadre de leurs aventures.

Anne-Marie AUDUBERT

En français

CHARLES-ROUX Edmonde (1920-2016), *Une enfance sicilienne* (d'après Fulco di Verdura, Grasset, 1981, 320 p.)



Fulco Santostefano della Cerda, duc et marquis Murata la Cerda Di Verdura, est né à Palerme en 1899. À la mort de son père, sa famille est ruinée, il a 28 ans et n'a jamais rien fait de sa vie. Il donne un grand bal masqué d'adieu et s'embarque pour Paris. Doué pour le dessin, il va devenir un proche collaborateur de Coco Chanel pour qui il imagine des bijoux dont la maison Chanel porte encore la marque aujourd'hui. En 1934 il se transfère aux États-Unis, travaille d'abord pour un grand bijoutier puis fonde sa propre maison de joaillerie. Ses bijoux s'inspirent de Léonard de Vinci, des peintres maniéristes et des parures Renaissance, mais aussi et surtout de l'univers baroque de son enfance. Il aura pour clientèle la plus haute société américaine et les stars de Hollywood. En 1976, à l'approche de la mort, il a voulu évoquer ses souvenirs d'enfance : ce sont ces Mémoires qu'Edmonde Charles-Roux a repris et adaptés.

Ils ne couvrent qu'une brève période de sa vie, de sa cinquième à sa treizième année, au sein d'une des familles de la très grande aristocratie sicilienne. Le train de vie de la noblesse palermitaine, le comportement rigide des familles patriciennes, le respect absolu d'une étiquette stricte – caractéristiques de ce monde finissant – sont décrits avec minutie et simplicité.

Les intérieurs des palais rappellent la demeure du prince de Salina dans *Le Guépard*, et l'on dit que Lampedusa (cousin éloigné de Fulco) s'est inspiré de la jeunesse de la grand-mère de Fulco pour son personnage d'Angélique. Quant à Visconti, il a tourné la scène du bal dans le Palazzo Gangi, l'un des palais fréquentés par la famille Di Verdura.

Ce qui est peut-être le plus attachant, c'est la description de l'univers immédiat qui a modelé le jeune Fulco : le grand domaine de la villa Niscemi aux portes de Palerme, son parc avec les bêtes les plus exotiques, son innombrable domesticité. C'est la propriété de la grand-mère maternelle, où sa mère s'est installée à l'écart de son mari volage, avec sa fille et son fils Fulco, de deux ans plus jeune.

Un univers féminin qui a façonné la sensibilité du jeune garçon et probablement nourri ses futures dispositions artistiques.

François GENT